

ANDRÉ DHOTEL

LE VILLAGE
PATHÉTIQUE

ROMAN

nrf

GALLIMARD

LE VILLAGE PATHÉTIQUE

ŒUVRES D'ANDRÉ DHOTEL

nrf

CAMPEMENTS.

LE VILLAGE PATHÉTIQUE.

NULLE PART.

LES RUES DANS L'AURORE.

CE JOUR-LA.

CE LIEU DÉSHÉRITÉ.

LES CHEMINS DU LONG VOYAGE.

L'HOMME DE LA SCIERIE.

BERNARD LE PARESSEUX.

Aux Editions de Minuit :

LE PLATEAU DE MAZAGRAN.

DAVID.

Chez d'autres éditeurs

LE PETIT LIVRE CLAIR.

L'ŒUVRE LOGIQUE DE RIMBAUD.

ANDRÉ DHOTEL

LE VILLAGE
PATHÉTIQUE

ROMAN

nrf

GALLIMARD

Onzième édition

Extrait de la publication

*Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous les pays, y compris la Russie.
Copyright by Librairie Gallimard 1943.*

I

Le nuage s'inclina vers Rethel. La pluie cessa et la route se mit à briller. Des perspectives s'ouvrirent sur le plateau couvert d'épis verdoyants. Odile et Julien Bouleurs sautèrent de leurs bicyclettes. Dès qu'ils eurent ôté les imperméables pour les ficeler sur le guidon, leurs chemisettes rouges, flambant soudain, modifièrent de la même façon l'éclat de leurs yeux. Ils remontèrent en selle et ils levèrent la tête pour regarder droit devant eux tandis qu'ils reprenaient le rythme de la promenade. Le blond de leurs cheveux était identique.

Odile avait dix-neuf ans et Julien vingt-cinq. Ils comptaient seulement quelques mois de mariage et, comme d'incessantes querelles les divisaient, ils avaient convenu qu'au retour de ce voyage ils feraient les démarches nécessaires pour divorcer.

Le mois de juin s'était annoncé par de belles journées coupées de quelques pluies. Ils partirent d'Aulnay à la fin du mois, un samedi, vers trois heures, et couchèrent dans une auberge de Meaux. Ils avaient l'intention de s'arrêter, le jour suivant, à Reims, d'où ils gagneraient la Belgique en passant

d'abord par l'Argonne, afin de joindre la Meuse en amont de Stenay. Mais Odile Bouleurs, quand ils eurent visité la cathédrale sans échanger une parole, déclara qu'elle n'était pas fatiguée et poursuivrait sa route jusqu'à la nuit. Julien haussa les épaules et la suivit. Ils parvinrent à six heures sur ces paliers qui s'étendent vers des horizons reculés, aux limites de la Champagne. Les bleuets se mêlaient aux céréales, vivantes comme un théâtre en dehors de l'ombre de la route bordée par de grands arbres.

Après l'ondée la jeune femme s'efforça de prendre de l'avance. Julien se maintint à sa hauteur pour lui dire qu'il descendrait au prochain hôtel. Comme elle ne répondait pas il ajouta :

— « Va-t'en au diable si tu veux. »

Elle le regarda avec mépris :

— « Je crois que c'est ton éternel ennui qui me tourmente. »

Elle appuya sur les pédales pour le distancer. Pendant deux kilomètres il tint la gauche de la route sans qu'elle pût s'échapper. Mais peu à peu elle précipita la course de telle façon qu'il eut quelque peine à suivre son allure d'une exaspérante irrégularité. Cette marche saccadée aurait crevé, pensa-t-il, n'importe qui. Or, si la sueur coulait sur le beau front d'Odile, sa respiration demeurerait solidement accrochée. Il s'ingénia à brusquer son élan dans une série de violents efforts. Aussitôt qu'elle s'en fut avisée, elle se colla à sa roue et n'en démordit pas. Elle se serait plutôt fait éclater le cœur que de céder un mètre. Il lui jeta un regard par dessus l'épaule, et ils finirent par reprendre leur voyage, chacun d'un côté de la route, tandis qu'elle réglait la vitesse comme elle l'entendait.

Julien regarda défiler une longue bande de goudron en pente douce, puis il freina brusquement.

Il lança son vélo dans le fossé, et s'assit au pied d'un arbre. La jeune femme venait d'atteindre le sommet d'une côte, où son corps gracieux s'immobilisa pendant une seconde, avant de plonger sur l'autre versant. Julien alluma une cigarette dont le feu flamba parmi les graminées.

— « Je ne pourrai jamais comprendre », dit-il à voix basse.

Il songea que sa femme avait des épaules fragiles comme celles d'une adolescente, mais que leurs muscles formaient une harmonie assez barbare. Devant lui, entre deux blés, une friche creuse s'étendait. Cette dépression menait le regard jusqu'à une cuvette de ciel bleu qui paraissait appartenir à un monde différent de celui de la route.

Odile travaillait chez un architecte comme dessinatrice. Elle rencontra Julien à Aulnay-sous-Bois, quand sa famille vint habiter à deux pas du magasin de cycles tenu par le père Bouleurs. Ils furent attirés l'un vers l'autre comme par une ressemblance physique, dont tout le monde s'étonnait. Quoique aucune parenté ne marquât leurs traits, les jeunes gens avaient parfois des attitudes analogues qui faisaient apparaître le même éclat de jeunesse sur leurs visages.

Julien venait d'être reçu à sa licence (avec la mention passable), mais il avait renoncé à postuler un poste de fonctionnaire. Il préférait aider son père à l'atelier, avec l'intention de reprendre plus tard le commerce. Comme le travail ne pressait jamais dans la boutique, ses loisirs lui permettaient de ne pas abandonner toute activité intellectuelle, et il collaborait parfois à un journal du soir. Odile jugea étrange que le jeune homme poursuivît avec négligence une carrière littéraire qu'il aurait pu mener à bien. Chacun à Aulnay le considérait

comme un excellent ouvrier, et on ne pouvait toujours l'accuser d'être un paresseux. La jeune fille ne s'inquiéta pas de ces contradictions. Elle avait décidé son amour après être sortie trois fois en compagnie de Julien. Celui-ci de son côté comprenait mal la ténacité avec laquelle sa fiancée poursuivait tout ce qu'elle avait entrepris. Elle passait des nuits à étudier l'architecture, et une sorte de rage l'incitait à partir à bicyclette presque chaque dimanche pour des voyages deux fois trop longs pour sa force. Il était d'ailleurs inutile de discuter. La seule présence de ses gestes transfigurait d'un seul coup les jardins couverts de givre d'Aulnay. Ce mariage avait une évidence sacrée, de quelque façon qu'on le considérât.

Quinze jours avant la cérémonie un événement rapide glissa en eux une angoisse qu'ils jugèrent déraisonnable. Ils avaient réuni une bonne part de leurs économies personnelles pour acheter une sculpture qui les intéressait. Ils allèrent ensemble placer leur acquisition dans l'appartement qu'ils devaient habiter. Le mobilier n'avait pas encore été définitivement installé, et Julien mit, sans réfléchir, la statuette sur une cheminée. Odile observa qu'il était faux de donner à cet objet un socle immense. Elle saisit le marbre d'un geste brusque alors que la main de son fiancé le serrait encore. Lui, sans avoir eu pourtant l'intention de discuter, maintint sa prise avec une énergie d'autant plus marquée, qu'il sentit que la jeune fille manifestait beaucoup de nervosité. Cette lutte à laquelle seuls leurs muscles participèrent fut très brève. Chacun prit aussitôt conscience de sa propre brutalité, et ils laissèrent échapper la sculpture qui se rompit sur le plancher. Ils sortirent et se serrèrent l'un contre l'autre en descendant l'escalier. Dès que seulement leurs

doigts ou leurs épaules se touchaient ils étaient dominés par un insurmontable frémissement. Ils n'eurent pas ainsi l'occasion de commenter leur mésaventure, et ils se contentèrent de remarquer que c'était une sacrée malchance.

Deux incidents analogues se produisirent peu de temps après. Comme ils dînaient dans un petit restaurant de Saint-Mandé, non loin de la maison où travaillait Odile, leur voisin de table pria Julien de lui passer la corbeille de pain. Julien la souleva distraitemment et la tint un instant suspendue, tandis qu'il regardait la jeune fille. Elle lui dit de se dépêcher, et voulut lui arracher des mains la corbeille. Il y eut de nouveau entre eux une résistance vive, puis aussitôt une sorte de peur qui leur fit lâcher prise. Les morceaux de pain allèrent rouler sous la banquette. Dans la soirée qu'ils passèrent chez les parents d'Odile les mêmes gestes brusquement opposés se manifestèrent encore, lorsqu'elle lui montra une épure qu'elle venait d'achever. C'était le plan d'un jardin. Le papier, d'une trame assez forte, se déchira sur toute la longueur. Bien entendu, ils se refusèrent à prêter la moindre attention à ce dommage. Ce ne fut toutefois pas sans une appréhension que Julien présenta un autre jour un de ses poèmes à la jeune fille. Elle prit la feuille avec une précaution excessive en le regardant droit dans les yeux. Elle fit quelques observations justes au sujet de ce poème.

— « Tu vois des couleurs, dit-elle enfin. Moi, je n'en vois jamais, même dans mes rêves. Pourtant je crois — cela n'a peut-être pas de rapport — que j'aime la campagne plus que tu ne l'aimes. »

— « Je la déteste », affirma-t-il.

Cette réponse sèche la bouleversa. En fait jamais l'un d'eux ne s'était senti touché d'entendre la voix

de l'autre. Leur indifférence restait entière à cet égard comme s'ils percevaient un timbre étranger ou inconnu, et difficile à interpréter. Odile à ce moment-là fut sur le point (elle l'avoua plus tard) d'engager une querelle. Elle hésita parce qu'elle cherchait une phrase précise. Mais il lui prit la main et tout fut changé. Il la conduisit près de la fenêtre. Tant qu'ils restaient les mains unies il leur semblait qu'un danger se trouvât écarté. Ils regardèrent tomber au dehors les flocons de décembre, sûrs que cette vision demeurerait en eux la vie entière. La grille du jardin s'éclaira de neige lentement, comme l'apparition d'un dieu.

La semaine qui précéda le mariage fut dominée par ce silence devant la fenêtre. Ils s'en souvinrent jusque dans la cohue des Galeries Lafayette. Il y eut même une après-midi emplie d'une joie immense. En passant sur le boulevard Montparnasse, Julien acheta deux roses pour Odile qui lui proposa aussitôt d'aller prendre un train à la gare voisine, n'importe quel train. Leurs regards exprimèrent un accord immédiat. Il fallait dépenser sans retard l'enthousiasme, en le semant dans la plus grande étendue possible. Un omnibus les conduisit à une petite gare entourée par un lotissement affreux. La plupart des arbres ou des végétaux semblaient avoir été emportés par le vent. Ils pataugèrent avec une extrême satisfaction le long d'une allée où trois modèles de villas se répétaient à perte de vue jusqu'à un arrière-plan semé de meules échouées.

Le lendemain fut moins propice. Dans une rue proche de la Seine, Odile demanda la permission de faire un saut jusqu'à la chambre de quelque camarade. Il l'attendit dehors et alla se planter bientôt à la devanture d'une librairie. Les livres qu'il avait regardés ici même un mois plus tôt

étaient leurs bandes. Étaient-ce vraiment les mêmes livres ? Julien voyait mieux qu'auparavant toutes les possibilités que présente par exemple cette simple maxime sur le commerce américain. Une douleur le pénétra comme il portait les yeux sur une série de dessins exposés, représentant des têtes de femmes. Toutes avaient des regards paisibles bien différents de ceux de sa fiancée. A cet instant, il aperçut dans la vitrine le reflet d'un visage. Une passante s'était arrêtée derrière lui et il ne reconnut Odile qu'après quelques secondes. Il se retourna et dit sans réfléchir :

— « Il y a en toi comme une lumière malfaisante. »

Elle l'avait aussi regardé dans la vitre :

— « J'ai vu sur ton front la paresse la plus détestable. »

Ils ne se rendirent pas compte de la gravité de leurs mots. Leurs épaules se touchèrent dès qu'ils se furent éloignés le long de la rue. Elle lui prit le bras et ils rirent de la franchise avec laquelle ils venaient de s'exprimer. En traversant les Tuileries balayées par un vent glacial l'idée leur revenait que rien n'avait de l'importance. Odile se disait qu'elle admirait l'intelligence de Julien. Cette intelligence se manifestait même lorsqu'il discutait sur une question d'architecture dont il n'avait pourtant aucune notion technique. Elle l'avoua au cours de leur bavardage.

Ils allèrent dans un magasin pour choisir des assiettes. Là une déception les saisit encore. Ils s'entendaient parfaitement à ménager leurs préférences mais toujours leurs goûts se détruisaient de telle façon qu'ils ne s'intéressaient plus à rien. Ils finirent comme d'habitude par acheter n'importe quoi. Et déjà cette sculpture du renard qu'ils avaient

brisée en cent morceaux n'avait eu véritablement aucun intérêt. Cela peut-être conduisit Julien à dire dès qu'ils furent assis dans l'autobus :

— « A certains moments j'ai peur que notre mariage ne se fasse jamais. Comme si je te désirais trop vivement. »

Il n'entendit pas la réponse d'Odile, parce que le moteur s'emballa au moment où l'autobus démarrait sur le macadam couvert par la neige récente.

Le mariage se fit. Leur vie s'organisa même avec l'aisance de ce qui est ordonné convenablement. Odile avait admis que son mari devait, quelque temps encore, demeurer dans le commerce. Le père Bouleurs laisserait assez de libertés à son fils pour qu'il fût prêt à poursuivre une nouvelle carrière dès qu'une occasion se présenterait. Julien consentait à laisser sa femme à son emploi. Il valait mieux ne pas rompre tout de suite avec ce qui leur assurait d'emblée (en dépit de la situation modeste de leurs familles), un établissement avantageux.

* * *

Julien Bouleurs, allongé dans l'herbe, gardait une immobilité si complète que des verdiers vinrent picorer dans le champ, tout près de lui. Deux autos passèrent sur la route qui demeura ensuite déserte très longtemps.

L'image de l'appartement qu'ils habitaient à Aulnay au dessus du magasin de cycles s'imposait sans cesse à son esprit. Le père Bouleurs avait occupé un pavillon voisin et les jeunes mariés s'étaient installés dans leur mobilier flambant neuf. Les fenêtres de la salle à manger étaient tendues de rideaux colorés. Julien revoyait surtout cette cuisine parfaitement blanche où ils épluchaient ensemble

leurs légumes. En vérité tout cela avait toujours paru provisoire et à mille lieues d'une vie normale. C'était un décor qu'un changement d'éclairage avait pu disperser sans qu'il restât la forme d'un bibelot.

En février, un mois après le mariage, Julien alla un jour de semaine, à Paris pour chercher des pièces de rechange. Il flâna le long des rues, revint à pied par le Luxembourg et traversa les couloirs de la Sorbonne : dans le hall Odile était assise à côté d'un jeune homme et lui tenait les mains. Elle aperçut son mari qui tourna la tête et s'en fut.

Le soir il ne demanda pas d'explications. Comme la nécessité s'imposait toutefois de dire quelque chose à ce sujet, il attendit qu'elle prît le parti de lui en parler. Elle sentit cette patience dans les phrases vides qu'il lui adressait tandis qu'on entamait les hors-d'œuvre et il parut à Julien que le visage de sa femme exprimait la révolte.

— « Qui était ce type ? » demanda-t-il enfin.

Odile le regarda dans les yeux :

— « Je n'ai rien à te dire qui t'intéresse. »

Le silence accentua le bruit des fourchettes.

— « Me parleras-tu à ton tour de la maîtresse que tu as quittée pour m'épouser ? »

Lorsque Julien voyait le front net de sa femme, la liaison qu'il avait eue récemment avec une fille du quartier lui paraissait inadmissible. Mais pourquoi ne pas garder sur cette aventure un silence utile ? Il y avait très souvent entre lui et Odile une spontanéité qui déviait aussitôt comme si quelque magie altérait toutes les phrases.

— « M'affirmeras-tu que tu as un amant ? » répliqua-t-il.

En disant cela il savait que l'honnêteté de sa femme était aussi évidente que l'entêtement qu'elle

manifestait. Toutefois il aurait voulu passionnément que cet inexplicable rendez-vous se trouvât brusquement anéanti.

La conversation mal engagée ne pouvait pas être rompue. Julien jeta plusieurs phrases :

— « Réponds cependant à la première question que je t'ai posée. »

Cela sonnait faux. Il prit la main d'Odile mais elle la retira.

— « Passe-moi la salade », dit-elle

Elle saisit nerveusement le saladier.

— « Oui, je veux bien te raconter. »

Elle raconta, et l'histoire arrivait trop tard pour qu'une lumière égale se rétablît entre eux.

Étienne Ducret était étudiant à la Faculté des Sciences. Il avait exercé à Louis le Grand les fonctions de maître d'internat. On le renvoya pour une faute de service et ce fut la sœur de Ducret qui le présenta à Odile, peu de temps après cette fâcheuse histoire. Odile prêta de l'argent pour que le jeune homme eût la possibilité d'attendre un nouvel emploi, sans interrompre ses études. C'était un être chétif, souvent malade, qui avait fait de prodigieux efforts pour obtenir un simple certificat de sciences. L'amitié d'Odile qu'il considérait comme tout à fait idéale l'encourageait. Mais il était à bout de forces, et devait se résigner à rejoindre sa famille dans un bourg éloigné de la province. Il occuperait un emploi de bureau à la campagne, en gardant pourtant l'espoir tenace de reprendre un jour ses études, quand il serait guéri. Odile n'avait pas voulu refuser un rendez-vous de quelques minutes à la Sorbonne. Il avait parcouru avec elle une dernière fois tous les couloirs avant d'aller prendre son train à la gare de l'Est. Odile expliqua ces faits avec brièveté. Julien sentit l'intérêt qu'elle prenait à

Étienne. Sincèrement — du moins il le désirait — il affirma qu'il comprenait très bien la conduite d'Odile.

Mais ce n'était pas encore cela qu'il fallait dire sans doute et visiblement elle crut qu'il dissimulait sa pensée.

— « J'admire son énergie, dit-elle. Je n'ai pas pitié de lui. »

Tout fut dit ce soir-là. Rien n'était survenu et la vie sembla changée. Julien ne pouvait rien reprocher à Odile, qui avait caché cette amitié pour ne pas jouer à la sœur de charité, et s'abstenir de divulguer la peine d'Étienne Ducret, peut-être amoureux d'elle. Pourquoi Julien n'avait-il pas rejoint sa femme tandis qu'elle parlait à l'étudiant ? Mais elle tenait les mains de l'autre dans les siennes. En vérité, de toutes façons, rien n'aurait été jugé naturel en cette circonstance. Il n'y avait pas de conduite, ni de parole, ni de silence possible. Julien se souvint de l'épave que leur brusquerie commune avait déchirée. Dans la nuit il crut qu'Odile pleurerait mais il n'en fut jamais sûr, et certainement elle l'aurait insulté s'il l'avait surprise.

Une paix douteuse régna pendant les jours qui suivirent. La pluie ne cessait pas au dehors. Ils acceptaient mal une association raccommodée et ils se juraient tout bas de la briser parce que probablement ils étaient amoureux d'absolu et des propres à rien.

— « Je ne veux pas reconstituer un pot-au-feu dérisoire », se disait Julien, « et pourtant de toute évidence ce sont des enfantillages. »

Il n'eut pas besoin de mesurer sa conduite. Ce n'était pas qu'Odile fût agressive et qu'il eût lui-même l'intention de blesser. La querelle surgissait comme une déesse, burlesquement fatale. Il n'y a

pas de quoi fouetter un chat, disait encore et toujours une raison bâtarde dans la coulisse. La querelle avait sa vie propre qui exigeait des sentiments inaccessibles.

Julien était atterré, et Odile croyait rougir de honte rien qu'en traversant la rue. La deuxième scène se joua un samedi dans l'atelier. Après le repas, Odile vint y trouver son mari qui montait à ce moment les rayons d'une roue de vélo. Elle le regarda travailler. Ses mains rencontraient chaque fois avec précision sur l'établi l'outil nécessaire. L'équilibre de la roue se révélait avec une lenteur méthodique.

— « Je me demande pourquoi tu as fait des études. »

— « Je préfère ce travail », répondit-il, préoccupé.

Elle observa que depuis deux mois qu'ils étaient mariés, il n'avait pas ouvert un livre.

— « J'ai abandonné tout à fait la littérature. »

— « Que veux-tu dire ? »

— « Que je n'écrirai plus pour aucun journal. Je me contenterai de composer quelques poèmes de temps en temps. »

Odile pâlit comme si c'était l'annonce d'un désastre. Elle ne comprenait pas cette lubie, alors qu'elle était sûre que de vraies amitiés encourageaient Julien à travailler.

— « Ta nonchalance est abominable. »

— « Est-ce que tu t'intéresses à la littérature ? »

— « Je me fiche de ta littérature. C'était du moins un effort vers quelque chose. Comment comptes-tu organiser ta vie ? »

— « Je n'ai pas de projets. »

Odile insista sur ce fait qu'elle ne se résignerait pas à mener une vie attachée à un commerce de

ROMANS-RÉCITS-NOUVELLES

1950

- GEORGES AUCLAIR**
Un Amour allemand
(PRIX INTERALLIÉ)
- RAYMOND ABELLIO**
Les Yeux d'Ezéchiel
sont ouverts
- AUDIBERTI**
Le Maître de Milan
- MARCEL AYMÉ**
En Arrière
- ANDRÉ BAY**
L'École des Vacances
- BÉATRIX BECK**
Une Mort irrégulière
(PRIX FÉNEÓN)
- MARC BERNARD**
Une Journée toute simple
- PIERRE BETTENCOURT**
La Folie gagne
- HENRI CALET**
Monsieur Paul
- JEAN CAU**
Le Coup de Barre
- LYDIA CHWEITZER**
Les Voyageurs
- RENÉ-JEAN CLOT**
Empreintes dans le Sel
- PAUL COLIN**
Les Jeux sauvages
(PRIX GONCOURT)
- BERTRAND DEFOS**
Le Compagnon de Route
- ANDRÉ DHOTEL**
L'Homme de la Scierie
- MARGUERITE DURAS**
Un Barrage contre le Pacifique
- JEAN DUTOURD**
Une Tête de Chien
- SERGE GROUSSARD**
La Femme sans Passé
(PRIX FÉMINA)
- MAURICE FOURRÉ**
La Nuit du Rose-Hôtel
- JEANNE GALZY**
La Femme étrangère
- JEAN GIONO**
Les Ames Fortes
- GEORGETTE HENRY**
Permis de Séjour
(PRIX FÉNEÓN)
- MARCEL JOUANDEAU**
Un Monde
La Ferme en Folie
- PIERRE KLOSSOWSKI**
La Vocation suspendue
- JOSEPH KESSEL**
LE TOUR DU MALHEUR
I. - La Fontaine Médicis
II. - L'Affaire Bernan
III. - Les Lauriers roses
IV. - L'Homme de Plâtre
- PIERRE MAC ORLAN**
Le Bal du Pont du Nord
suivi de Entre deux Jours
Sous la Lumière froide
Filles, Ports d'Europe et
Père Barbançon
- ROBERT MARGERIT**
Par un Été torride
- LOUIS MARTIN-CHAUFFIER**
Mon Père n'est pas mort
- RENÉ MASSON**
L'Orgue à Bouteilles
- GEORGES NAVEL**
Parcours
- ROGER NIMIER**
Perfide
Le Hussard bleu
- FRÉDÉRIC O'BRADY**
Extérieurs à Venise
- BRICE PARAIN**
La Mort de Socrate
- CHARLES-LOUIS PARON**
Marche-Avant
- DOMINIQUE PONCHARDIER**
Les Pavés de l'Enfer
- JEAN PAULHAN**
(GRAND PRIX
DE LA VILLE DE PARIS)
Les Causes célèbres
- JEAN ROY**
Drôle d'Histoire
- JEAN-HENRY ROY**
L'Avenir est derrière nous
- JULES SUPERVIELLE**
Premiers Pas de l'Univers
- MICHEL VINAVER**
Lataume
- PAUL VALÉRY**
Histoires brisées